

FEUILLETON.

LÉTTRES D'UN JEUNE VOYAGEUR AMÉRICAIN.

Paris, 18 octobre 1845.

UNE SOIRÉE A L'ABBAYE-AUX-BOIS.

Mon cher Edward.

Nous avons admiré Versailles. C'est pompeux comme Louis XIV : l'œuvre réfléchit la magnificence du Créateur. Mais il vaut mieux réserver ce sujet pour ma prochaine lettre et achever la relation interrompue de ma soirée à l'Abbaye-aux-Bois. Je résiste donc à l'impression qui me domine encore, et je laisse les chefs-d'œuvre de marbre, les chefs-d'œuvre du pinceau, pour revenir aux merveilles vivantes et parlantes que j'ai vues chez madame Récamier.

Je me suis fait instruire de tout ce qui a rapport à cette femme célèbre. Notre vieil ami, qui personnifie en lui le dix-huitième et le dix-neuvième siècles, me parla beaucoup de la jeunesse de cette Béatrix des hommes de génie.

—Je l'ai vue dans toute sa fraîcheur, me dit-il, il y a un demi-siècle de cela. C'était au temps du Directoire, lorsque les débris de la société commençaient à se rejoindre et que l'aristocratie et la démocratie se donnaient la main. Elle régnait, comme à cette heure, dans les splendides soirées où se trouvaient confondues toutes les illustrations, toutes les bizarreries de l'époque.

Trois femmes dominant dans cette société renaissante, l'une était la sœur Tallien, toute ruisselante de pierres, en costume de Junon ou d'Aspasie qu'elle aurait peut-être effacé en beauté, les mains tout constellées de diamants, les pieds nus, blancs comme l'albâtre, aux doigts garnis de bagues étincelantes, à peine emprisonnés dans de légères sandales dorées..... *quasi aurora consurgens!* (1)

L'extravagance et l'excès des prodigalités de cette époque, semblaient avoir reculé les bornes des magnificences et du faste de Louis XIV.

L'autre est madame Récamier qui, au milieu de tout cet éclat ne voulait briller que par sa simplicité, et traversa ces jours de splendeur insensée sans autre parure que sa jeunesse, sa beauté, le charme de son esprit, le goût du beau et l'amour du bien. Elle fut la reine des salons, comme elle aurait été la rosière du hameau, sans rien perdre de sa modestie et de sa candeur. Elle est la même aujourd'hui... à cinquante ans près.

On annonça d'autres invités. Mon vieil ami se disposait à me les faire connaître, mais je voulus savoir quelle était cette troisième femme qui partageait l'empire des salons.

—Quoi! reprit-il, vous ne l'avez pas devinée?... C'était la douce et bonne Joséphine, alors tout simplement femme du général Bonaparte, Joséphine qui, à force de grâce et d'esprit, l'emportait sur les deux autres reines de cette époque...

(1) Cette femme extraordinaire, Mademoiselle de Caharrus, fut mariée successivement à M. de Fontenay, à M. Tallien et à M. le prince de Chimny. Ses trois maris, assistèrent, il y a vingt ans, au repas de nocce de son fils, M. de Caharrus.

En 1793, Mme de Fontenay, jeune et belle, se sauvant en Espagne, fut retenue à Bordeaux par le représentant Tallien; elle ne se servit de l'ascendant que sa beauté lui donna sur ce révolutionnaire que pour décrire les rigueurs dont il accablait cette province. Bientôt, envoyé à la prison de la Force, elle était destinée à augmenter le nombre des victimes; mais l'empire qu'elle exerçait sur Tallien était loin d'être détruit. Peu de personnes connaissent ces deux billets écrits au moment où le plus grand danger la menaçait :
De la Force, le 7 thermidor.

Mme Fontenay à M. Tallien.

"L'administrateur de la police sort d'ici; il est venu m'annoncer que demain je monterai au tribunal, c'est-à-dire sur l'échafaud; cela ressemble bien au rêve que j'ai fait cette nuit: Robespierre n'existe plus, et les prisons étaient ouvertes.... Mais grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus personne en France capable de le réhabiliter."

Réponse de Tallien.

Même jour, 7 thermidor.

"Soyez aussi prudent que j'aurai de courage, et calmez votre tête."
Trois jours après, Robespierre n'existe plus, et Mme de Fontenay devint Mme Tallien.

(Note du Rédacteur.)

Puis, m'indiquant les nouveaux venus :

—Tenez, voyez-vous cette tête à la chevelure épaisse et crépue, cette figure sérieuse et mélancolique, au teint bronzé, à la coupe orientale, c'est un nouvel astre écloso au ciel harmonieux de Beethoven, de Mozart et de Rossini; c'est Félicien David, auteur de la *Symphonie du Désert*.... Comme vous voyez, il ne fait pas beaucoup de bruit, quand on en fait tant dans le monde à son sujet. Il parle rarement. Sa pensée est demeurée fidèle à ses deux instruments de communication, le piano et la cigarette. Si vous voulez causer avec lui, fumez avec lui; si vous voulez le connaître, écoutez sa musique... J'étais à la représentation de son chef-d'œuvre aux Italiens. Ce fut une rage d'enthousiasme! A la fin, mille voix crièrent: David! David! Tous ses amis l'appelaient, au foyer, dans les coulisses, sur la scène. Où était-il?... En sortant du théâtre on vit sous le péristyle, à l'ombre d'une colonne, un monsieur roulant tranquillement sa cigarette. Ce monsieur était Félicien David. Au milieu de son ovation, le triomphateur s'était souvenu qu'il n'avait pas fumé depuis une heure... et il avait oublié tout le reste. Ce calme dans un si grand triomphe n'appartient qu'aux esprits sûrs d'eux-mêmes. David n'a que trente-quatre ans; son avenir ne démentira pas l'éclat de son début. La postérité ajoutera une couronne d'immortelles au laurier dont la mode entoure son front.

—J'ai entendu dire que ce génie musical est resté long-temps pauvre et ignoré.

—Croiriez-vous que quelques heures avant la révélation de son chef-d'œuvre, il l'avait humblement offert pour deux cents francs à un éditeur qui l'avait remercié avec un noble dédain.... Figurez-vous la stupéfaction de cet homme quand il apprit quel trésor il avait refusé! Il y avait de quoi se pendre dans sa boutique. L'éditeur préféra se pendre à la sonnette de David. Il entra dans la mansarde du compositeur, plus timidement que celui-ci n'était entré dans son magasin, et il proposa de payer deux mille francs ce qu'il avait rejeté pour le dixième. L'artiste à son tour remercia l'éditeur... Mais je veux que vous fassiez connaissance avec Félicien; venez, je vais vous présenter.

Comme il me conduisait vers l'artiste, on annonça M. le duc de Broglie. Cette entrée du grand seigneur détourna nos idées.

—Voici, reprit-il, le spirituel vieillard, un des candidats qui briguent le fauteuil académique, laissé vacant par la mort de Royer-Collard. Je pense que le noble duc a besoin d'endosser l'habit à palmes pour être *immortel*.

—C'est un écrivain?...

—Ses œuvres ne donneront pas de prise à la critique; il n'a rien écrit.

—Mais comment?...

—Quant on veut lire des gens pour ne rien faire, il est assez naturel de chercher des gens qui n'aient rien fait.

—Mais il y a en France tant d'illustres noms qui ont des titres....

—C'est que, voyez-vous, le génie n'a pas la majorité dans ce sénat des *quarante immortels*.

—Vous m'étonnez... pourtant Lamartine, Victor Hugo...

—Je vous entends... ont été élus membres de l'Académie... Ce sont des guirlandes de fleurs qu'on a suspendues à cet arbre dont la racine n'a plus de sève. Quoique vieux, voyez-vous, j'appartiens aux idées nouvelles, et les idées nouvelles valent de nouvelles formules. La science qui grandit déchire le langage comme un vêtement trop étroit.... Les maçons en habit vert ont beau apporter chacun la pierre et le ciment, la pensée est deme à ne pas se gêner pour sauter par-dessus les murs.

Il y avait beaucoup d'amertume dans ces paroles de notre digne ami. J'ai su qu'il avait frappé plusieurs fois à la porte de l'Académie; on n'avait pas répondu... Ceci dit entre nous, au moins!

—Vous venez, reprit-il, de citer M. Victor Hugo; le voici qui presse avec effusion les mains de son bon ami, son ancien professeur, M. Villemain.

—M. Villemain! celui dont la raison.

—Oui, oui, c'est une perle qu'il avait égarée

un moment et qu'il a retrouvée.... Je l'ai vu dans cette fièvre; il n'était plus que l'ombre de lui-même. Aujourd'hui cette vaste et belle intelligence a recouvré toute sa lucidité. J'assistai à la séance de l'Académie quand il y reparut pour la première fois après sa maladie... figurez-vous un ami qu'on croyait perdu et qu'on retrouve tout-à-coup plein de force et de vie!... A présent rien n'est changé dans l'illustre académicien; il n'y a qu'un ancien ministre de moins, lequel a sur les autres l'avantage d'avoir connu la postérité.

—Comme cela?

—On avait jeté le drap sur sa tête on avait fait son oraison funèbre. M. Villemain sait à quoi s'en tenir sur l'opinion de la postérité. Quel homme d'état ferait aujourd'hui cette connaissance aussi agréablement que M. Villemain?... Tenez, voilà qu'on se rassemble autour de lui pour l'entendre, c'est le causeur le plus spirituel que je connaisse; personne ne sait mieux que lui niguiser l'anecdote et faire étinceler de vives saillies auxquelles le *masque* expressif et spirituel de sa figure donne une originalité pleine de finesse et de grâce.

Il y avait un petit trait de malice dans cet éloge; en appuyant sur le mot *masque*, notre ami voulait me faire remarquer la figure de M. Villemain qui serait très laide si le génie ne l'entourait d'une auréole.

Nous nous étions approchés du groupe des spirituels causeurs. M. Villemain en faisait les frais. Sa mise simple et négligée faisait contraste avec l'élégante toilette de M. Victor Hugo. Au sujet du poète, M. le comte, qui décidément en veut à l'Académie, revint encore sur les *immortels*. Il me dit tout bas:

—Ils se sont bien fait prier pour donner un fauteuil à Victor Hugo. La dernière fois que l'Académie lui refusa sa porte, ce fut pour l'ouvrir à un disciple d'Esculape. Il était naturel que ce respectable corps, exposé aux infirmités de l'âge, ait jugé, dans sa sagesse.... qu'un illustre poète ait été pour lui une acquisition moins urgente qu'un *médecin*!

Pendant ce temps-là, madame Récamier vint présenter mon père au groupe de causeurs. Mon cœur battit en voyant l'effet électrique de ce mot *Américain*!... C'était à qui prendrait les mains au citoyen de la grande république. Alors l'Amérique devint le sujet de la conversation; son avenir, ses institutions, ses grandes ressources! J'entendis plusieurs voix répéter: à nous le passé! à nous l'avenir! Puis une voix grave domina toutes les voix. C'était M. Victor Hugo; ce qu'il dit se grava dans mon esprit:

"..... La société européenne perd de plus en plus, chaque jour, ses anciennes formes. La civilisation semble n'avoir plus rien à faire dans le vieux monde. Usée, dénaturée sur ce continent, elle est allée chercher une terre neuve et vierge pour se rajeunir et féconder le principe d'émancipation, de progrès et de liberté qui semble devoir être désormais la loi de l'humanité. C'est en Amérique que jusqu'ici on en a fait les plus larges applications. Là l'échelle d'essai est immense. Là, les nouveautés sont à l'aise: rien ne les gêne; elles ne trébuchent point à chaque pas contre des tronçons de vieilles institutions en ruines. Aussi, si ce principe est appelé, comme je n'en doute pas, à refaire la société des hommes, l'Amérique en sera le centre. De ce foyer s'épandra sur le monde la lumière nouvelle qui, loin de dessécher les anciens continents, leur redonnera peut-être chaleur, vie et jeunesse...."

Tous entouraient mon père comme le représentant, à cette heure, de ce centre qui doit rayonner sur le monde de nouveaux éléments de régénération sociale, éléments nouveaux, quoiqu'il jaillissent de cet évangile qui a deux mille ans!

On dit que M. Victor Hugo aspire au ministère. On dit que son dernier ouvrage sur le Rhin, composé en prose politique, est une planche pour passer de son pupitre de la Chambre des pairs au banc des ministres, comme il est passé du fauteuil académique au fauteuil de la pairie.

A sa place, les lauriers de M. de Lamartine ne m'auraient pas empêché de dormir, et j'aurais gardé ma robe de poète.